

Mon cher Owen,

Cette lettre, je la déposerai demain au pied du cœur noir. Cet endroit maudit, où ta vie magnifique s'est brisée sur le pare-brise de cette voiture traîtresse.

Demain tu aurais eu 15 ans, mais nous y mettrons l'inscription « 14 ans pour toujours », car toi, tu n'auras pas la chance de voir tes années s'égrener. Jamais plus tu ne souffleras les bougies de ton gâteau d'anniversaire, jamais plus nous ne chanterons ensemble « Joyeux anniversaire Owen », jamais plus nous ne verrons ton regard pétillant à l'ouverture de tes cadeaux.

Car maintenant nous sommes condamnés à essayer de garder précieusement les souvenirs de tes 14 ans de vie, à caresser avec tendresse tous ces moments que nous avons partagés avec toi, à forcer notre mémoire à garder toute trace de toi, ton odeur, ta voix, le toucher de ta peau ...

Quand je pense à toi, il me vient le toucher de tes cheveux, fins et soyeux, que tu aimais courts, avec ton inévitable épi sur le front à droite, marque de fabrique, qui t'allait si bien, qui te donnait un air canaille. On s'amusait parfois, tu te souviens, quand après ta douche tu les plaquais sur le côté comme les chanteurs des « choristes », une tête d'ange !

Ta fossette qui creusait ta joue gauche quand tu souriais en faisait craquer plus d'un, comment résister, comment ne pas rire avec toi ! Ah, ce sourire ! Si tu as marqué ton entourage c'est bien par ce sourire que tu donnais sans compter. Tu avais compris avant bon nombre la valeur du sourire, celui qu'on accorde, mais aussi celui qu'on reçoit. Pour ça t'étais un chef !

Tes mains aux longs doigts si fins, des mains de créateur, qui ont tenu tant de crayons, dessiné tant de paysages, qui ont malaxé le sable, la terre, patouillé, assemblé, démonté, remonté, cette main droite que j'ai tenu quand tu étais dans le coma, dans l'espoir de sentir une pression, un signe que tu revenais ...

Tes membres qui n'en finissaient pas, tu n'avais pas fini de grandir, c'est sûr, tu visais le mètre 85 au moins, il ne te manquait que 10 cm ... Tu chaussais déjà du 43, tu étais fier de ta grande taille, surtout depuis que ton pote Franck t'avais un jour amicalement tapé sur le sternum en te disant de te redresser, tu appliquais son conseil à la lettre, toujours droit comme un piquet. Un jour, peu avant ton décès, tu t'étais posté près de moi dans la cuisine, et comme je levais les yeux vers toi de mon regard de maman si fière de son « grand garçon », nos regards se sont croisés, moi vers le haut, toi vers le bas, nous nous sommes souri, les mots étaient inutiles, nous nous comprenions dans cet échange pudique de fierté et d'amour.

Ton regard inoubliable, un regard franc et appuyé, tes yeux si verts parfois, toujours pleins d'étincelles, des yeux rieurs, si expressifs, qui rendaient difficile pour toi de cacher ton ennui, ta contrariété ou au contraire ton enthousiasme, ton bonheur.

Depuis ta naissance, je garde en mémoire au fond de moi, de manière animale, ton odeur unique, que je pourrais reconnaître entre mille. Ton odeur a maintenant quitté tes vêtements, que j'avais gardés instinctivement, je m'y plongeais souvent, quand j'allais dans ta chambre, pour retrouver un peu de toi dans tes t-shirts. C'est fini maintenant, c'est à ma mémoire de prendre le relais.

Évidemment je garde en mémoire ta voix, ta voix de jeune homme qui avait mué, tu t'amusais de cette voix masculine que tu avais désormais, une voix forte et assurée que tu savais poser. Tu avais confiance en toi, tu étais bien dans ta peau, dans tes baskets. Tes intonations qui souvent nous faisaient rire, la manière dont les mots se bousculaient parfois dans ta bouche tant tu étais empressé de nous les dire, ta manière unique de dire « Papa ». Et puis toutes ces expressions de ton âge « un truc de ouf », « ouaich », « oh trop cool ! »

...

Ton corps d'athlète, un corps harmonieusement musclé, que tu entretenais, dont tu étais fier, qui te trahissait en période de croissance. Ce corps que tu avais appris à écouter, à respecter, à ménager. Tu bouillais de ne pas pouvoir courir, ou sauter, ou lancer comme tu le souhaitais. Ton corps grandissait si vite, tu as dû lui laisser le temps, tu as appris la patience. En juin 2012 tu étais presque au top, une douleur au coude te gênait encore pour lancer le javelot, mais tes ennuis étaient derrière toi. Nous qui ne cessions de te dire : patience, tu verras plus tard, tu ne regretteras pas, nous étions si heureux pour toi, si heureux de te voir si épanoui, libre de pouvoir enfin t'éclater sur les stades, la dune, la plage ...

Oh oui tu te serais éclaté, c'est sur, et cette année de 3^{ème} aurait été pour toi aussi l'aboutissement d'un travail assidu au collège. Tu visais déjà la mention « très bien » au brevet, que tu aurais obtenu, je n'en ai aucun doute. Déjà tu pensais à tes études, nous avons parlé quelques jours seulement avant ton décès d'un projet d'échange linguistique, tu étais prêt à partir quatre mois en Grande-Bretagne ou au Canada et à recevoir ensuite un correspondant à la maison. Tu étais emballé et nous songions à entamer les démarches pour ton entrée en seconde. Bien sûr à la condition qu'il y ait un club d'athlétisme sur place ...

Tu avais des projets plein la tête, une vie merveilleuse s'ouvrait devant toi, tu nous comblais de bonheur, surtout tu nous faisais rire, parfois rager, c'est vrai, car ton caractère entier, il fallait faire avec. Il n'y a pas longtemps, tu nous as encore fait rire Owen, lorsque je me suis décidée à utiliser les sachets de sucre que tu collectionnais dans le tiroir de ton bureau. C'était tout toi ça, les sachets rangés méthodiquement, par paquets de cinq, ton tiroir en était presque plein ... Ta manie du rangement, ton horreur d'être en retard, je te taquinais parfois en te disant que tu étais prévu le 25 mai et que tu es né le 28 alors quand on est né avec trois jours de retard, on n'a pas de leçon à donner aux autres.

Ce 28 mai qui était pour nous un jour de fête, l'an dernier nous l'avons passé avec ton parrain et ta marraine, nos amis. Comment aurions-nous pu imaginer que c'était ton dernier anniversaire ?

Comment accepter que plus jamais nous ne pourrions te serrer dans nos bras, t'embrasser et te souhaiter un bon anniversaire ?

Demain j'allumerai une bougie devant ta photo, cette flamme sera le symbole de tout l'amour que nous te portons et de tout l'amour que tu nous as donné.

Nous irons à la Grève Blanche où tes cendres sont dispersées, comme nous le faisons souvent. Mais je sais que tu n'es pas là, tu brilles encore en chacun de nous, en tous ceux que tu as touché, même après ta mort. Car tu as encore cette capacité-là.

Victor Hugo, qui a connu le malheur de perdre sa fille, a écrit :

« Ce n'est pas la chair qui est réelle, c'est l'âme. La chair est cendre. L'âme est flamme. »

Cette flamme-là ne s'éteindra jamais Owen.

Ta maman pour la vie ♥

